LES COURS ET LES SÉMINAIRES AU COLLÈGE DE FRANCE DE ROLAND BARTHES

sous la direction d'Éric Marty

ROLAND BARTHES

COMMENT VIVRE ENSEMBLE

SIMULATIONS ROMANESQUES DE QUELQUES ESPACES QUOTIDIENS

Notes de cours et de séminaires au Collège de France, 1976-1977

Texte établi, annoté et présenté par Claude Coste

SEUIL / IMEC

Traces Écrites

Collection dirigée par
Thierry Marchaisse et Dominique Séglard

Les archives qui ont servi à l'élaboration de cette édition
sont déposées et consultables à l'IMEC (fonds Roland Barthes)

www.seuil.com

ISBN 978-2-02-121971-5

© Éditions du Seuil, novembre 2002

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Cette collection se veut un lieu éditorial approprié à des cours, conférences et séminaires. Un double principe la singularise et la légitime.

On y trouvera exclusivement des transcriptions d'événements de pensée d'origine orale.

Les traces, écrites ou non (notes, bandes magnétiques, etc.), utilisées comme matériaux de base, seront toujours transcrites telles quelles, au plus près de leur statut initial.

Traces écrites – écho d'une parole donc, et non point écrit ; translation d'un espace public à un autre, et non point « publication ».

T.M. et D.S.

AVANT-PROPOS

« La forme coûte cher, disait Valéry, quand on lui demandait pourquoi il ne publiait pas ses cours au Collège de France. Pourtant, il y a eu une période, celle de l'écriture bourgeoise triomphante, où la forme coûtait à peu près le prix de la pensée. » C'est par ces lignes que s'ouvre « L'artisanat du style », qui fut d'abord un article paru dans *Combat*, le 16 novembre 1950, avant d'être repris dans *Le Degré zéro de l'écriture*.

Barthes, alors, engageait, aux côtés et au revers de Sartre et de Blanchot, une réflexion sur la possibilité d'une éthique littéraire qui fût — ni terrorisme, ni nihilisme — une responsabilité de la forme. S'il ignorait qu'il serait un jour professeur au Collège de France et que la question de publier ses cours se poserait, il est clair pourtant qu'au travers de Valéry, c'était avant tout une éthique personnelle qu'il s'agissait pour lui d'édifier et non un traité de morale pour ses contemporains. Cette éthique, loin d'être liste de prescriptions ou de sommations, supposait en effet bien plus qu'un engagement intellectuel : elle était d'une certaine façon *un traité de style*.

En matière littéraire comme ailleurs, il n'y a, on le sait, jamais de dernières volontés, et quand par naïveté ou par remords un écrivain a cru bon, au dernier moment, de laisser des consignes, c'est bien sûr pour qu'elles soient trahies, ce qui est toujours le cas. Aussi, lorsqu'il a été question de publier les « Cours du Collège de France » de Barthes, nous n'avons pas songé à un quelconque testament, ni à une pieuse fidélité au mort, mais nous avons voulu penser cette publication dans la logique globale de l'œuvre, de la pensée qui la guidait et de l'éthique qui en avait été tout à la fois l'objet et le gardien. C'est donc tout naturellement qu'au point de départ de notre réflexion, nous nous sommes rappelé ce propos sur Valéry, véritable *mise en abyme* du jeune Barthes au cœur du Barthes posthume.

Le premier principe de cette édition, et qui est presque un axiome, est que ces cours du Collège de France ne pouvaient pas et ne devaient pas être des *livres*.
De ce fait, ont été écartées d'emblée deux hypothèses : soit la réécriture de ces cours qui leur aurait assuré l'apparence d'une production écrite, soit la transcription imprimée de la version orale enregistrée qui en aurait fait des artefacts d'œuvre.
Chacune de ces hypothèses possède sa logique. On voit bien ce qui nous a fait écarter la première. La réécriture de la parole du Maître par un disciple n'a de sens et de justification que dans le cas extrêmement singulier où il s'agit, après sa mort, de suppléer à une volontaire rareté éditoriale, d'ajouter à l'ésotérisme de la doctrine l'espace d'une élucidation possible, ou encore de fédérer disciples et lecteurs par le déploiement du message doctrinal en une bibliothèque posthume. Un tel projet n'aurait évidemment pas de sens à propos de Barthes qui fut un homme du livre, dont l'enseignement était une pratique séculière et profane et dont les livres constituaient, à eux seuls, l'essentiel de ce qui lui importait de transmettre. D'ailleurs, dans les cas où Barthes a été tenté de transformer tel ou tel séminaire en livre *(S/Z*, *Fragments d'un discours amoureux)*, celui-ci ne fut en aucun cas le prolongement écrit du cours mais un objet neuf [1].
Le refus de la seconde hypothèse, celle d'une transcription de la version orale des cours, possède d'autres justifications plus profondes encore, fournies par Barthes lui-même et qui touchent à la question de la relation entre la parole et l'écrit, soit à la question même de l'*éthos* de l'œuvre. C'est dans un texte de jeunesse — 1959 —, à propos de la publication d'une table ronde sur le Nouveau Roman, que Barthes écrit :
« Passe encore que l'écrivain parle (à la Radio par exemple) : on peut toujours apprendre quelque chose de son souffle, de la manière de sa voix ; mais que cette parole soit ensuite reconvertie en écriture comme si l'ordre et la nature des langages étaient indifférents [...] ce n'est rien d'autre que de produire une écriture bâtarde et insignifiante, qui n'a ni la distance frappée de la chose écrite, ni la pression poétique de la chose parlée. Bref, toute Table ronde extrait du meilleur des écri-

1. De cette distinction entre le « séminaire » et le livre, Barthes donne une illustration à propos des *Fragments d'un discours amoureux*, Paris, Éd. du Seuil, 1977, à l'égard duquel certains des participants avaient pu ressentir une forme de déception, lorsqu'il dit dans son cours sur le Vivre-Ensemble : « Le livre sur le discours amoureux est peut-être plus pauvre que le séminaire, mais je le tiens pour plus vrai. »

vains la pire de ses paroles : le discours. Or la parole et l'écriture ne peuvent s'interchanger ni s'accoupler, car ce qu'il y a entre elles c'est tout simplement quelque chose comme un défi : l'écriture est faite d'un refus de tous les autres langages[2]. »
Un cours prononcé n'a certes pas la vacuité de propos tenus lors d'une table ronde, mais il porte en lui la fatalité même de la parole, sa contingence, son caractère éphémère et transitoire, sa continuité irréversible, son lourd flux vocal qui l'oppose en cela à la chose écrite, nécessaire, cernée, récursive, durable et fluide, discontinue et mesurée. Et puis il y a, par-delà même ces oppositions, par-delà la trivialité dont s'épaissit tout parole fondue en un imprimé, ce par quoi Barthes définit l'écriture : « Écrire est précisément cette contradiction qui fait de l'échec d'une communication une communication seconde, parole pour autrui mais parole sans l'autre[3]. »

Le rejet de l'hypothèse de la réécriture des cours de Barthes et de celle d'une transcription « rewritée » ne fut pas seulement une question de principe relevant de la doctrine barthésienne du livre. Si ces deux hypothèses ont été exclues, c'est également en raison de la nature même de ces cours, de leur statut concret et singulier dans le parcours intellectuel de Barthes.
À l'évidence, l'écart entre la production écrite et la pratique de l'enseignement s'est radicalisé avec l'entrée au Collège de France en 1977. Car, si auparavant, lorsque Barthes animait un séminaire restreint à l'École pratique des hautes études, il a pu, comme on l'a dit, être tenté de transformer tel ou tel cours en livre, cette hypothèse a totalement disparu, lorsque vint le temps du Collège, où plus rien de l'assemblée socratique d'autrefois ne subsistait pour susciter le désir d'une pérennisation de la parole magistrale.
Avec le Collège de France, les cours pour Barthes n'ont plus rien d'explicitement fondateur pour sa pensée, ni de généalogique pour l'œuvre. Et cela est sans doute lié aussi à la période de transformation personnelle que Barthes connaît alors.
On n'épiloguera pas sur cette situation, sauf à rappeler que Barthes explique au détour de tel ou tel cours les raisons pour lesquelles son propre discours semble se dé-théoriser et, de ce fait-là, décevoir la demande de l'auditoire : « Nous sommes très précisément dans une phase active de déconstruction “saine” de la “mission” de l'intellectuel : cette décons-

2. « Tables rondes », *Œuvres complètes*, t. I, Paris, Éd. du Seuil, 1993, p. 803 (désormais abrégé OCI, 803).
3. *Ibid.*, p. 802.

truction peut prendre la forme d'un retrait, mais aussi d'un brouillage, d'une série d'affirmations décentrées. » Et il ajoute, un peu plus loin dans ce cours sur le Neutre : « jouissance de substituer un savoir irénique (peut-être obsessionnel : chosification, inventaire) à un combat d'idées ».

Ce qui caractérise en effet ces cours et qui rendrait factice tout travestissement, toute réécriture qui voudrait leur faire prendre l'apparence d'une œuvre, toute transcription qui leur conférerait, comme dans un simulacre, l'emphase du livre, c'est, si l'on peut oser ce mot, la pratique d'une sorte d'*understatement* presque systématique de l'objet du cours ; pratique allant parfois jusqu'à donner l'impression que certaines séances sont la simple lecture de fiches de travail.

La structure même des cours, organisés, non selon le développement d'un discours, selon l'orbe d'une logique ou d'une pensée, mais selon ce que Barthes appelle des *traits*, ordonnés soit selon l'ordre alphabétique, soit selon une mathématique de l'aléatoire[4], vise à suspendre radicalement toute fonction doctrinale au propos. Pendant ces années, le cours fait ainsi se succéder, selon l'ordre que l'on a dit, c'est-à-dire sans ordre, des sortes de « chapitres » de taille et d'importance inégales, qui sont des « fiches » brèves ou longues ; fiches plus ou moins encyclopédiques, plus ou moins personnelles, inspirées par le champ de savoir déployé par l'objet du cours : « Le Vivre-Ensemble », « Le Neutre », « La Préparation du roman ».

Il y a de la part de Barthes un double mouvement qui peut sembler contradictoire. D'une part la volonté de faire un *cours*, c'est-à-dire d'assumer tout ce que peut avoir d'un peu rébarbatif l'exploration positive d'un champ de connaissance, mais d'autre part et parallèlement un refus d'exploiter ce savoir, de le développer en une phénoménologie personnelle comme c'était autrefois sa pratique. De sorte qu'en un certain sens ces cours peuvent paraître décevants.

C'est une déception non seulement prévue par Barthes mais en quelque sorte voulue par lui. Bien évidemment, il faut concevoir cette idée de déception non de manière ordinaire mais, pour être tout à fait barthésien, selon une *bathmologie*, c'est-à-dire une science des degrés. Barthes, on le sait, attribuait à Gide ce mot profond selon lequel même un dieu ne pourrait prendre pour devise « Je déçois ». C'est dire, par

4. L'ordre alphabétique est choisi pour « Le Vivre-Ensemble », l'ordre mathématique pour « Le Neutre ». Seul le cours sur « La Préparation du roman » obéira apparemment au protocole du discours, mais c'est alors sous la forme d'une « simulation » de préparation du roman. Voir à ce propos Antoine Compagnon, « Le roman de Roland Barthes », in *Le Livre imaginaire. Actes du colloque de Cerisy*, *Revue des Sciences humaines*, automne 2002.

cette allégorie, que la déception possède bien des vertus et ne doit pas être comprise sur le mode banal de la défaillance, ou tout au moins qu'elle s'inscrit dans une dialectique des effets qui nous situe alors dans le non-mesurable.

Cette déception trouve d'ailleurs d'autres motifs d'apparaître jusque dans le sujet même du cours et cela, par exemple, de manière très explicite à propos du « Vivre ensemble ». À la question souterraine de ce cours qu'on pourrait résumer ainsi : « Le groupe idiorrythmique est-il possible ? Peut-il y avoir une communauté d'êtres sans *Télos*, sans Cause ? », la réponse est évidemment négative, et cette négativité, puisqu'il s'agit d'un propos sans commencement ni fin — sans ordre, comme on l'a dit —, est toujours déjà-là comme pour annuler, dès l'origine, l'objet même de cette recherche. Et c'est alors comme si, au fond, cette négativité était le véritable objet du cours, comme si elle était sa vérité.

On pourra méditer, à ce titre, toute la différence de traitement dont cette question de la Communauté, devenue brûlante dans de nombreux écrits d'intellectuels[5], fait l'objet avec la déconstruction négative qu'en fait Barthes. Et l'on pourra mesurer alors l'étrange négativité qui est devenue chez lui une sorte de méthode paradoxale. Plus qu'une méthode, une ascèse où peut se lire alors une espèce d'accès silencieux à ce *degré zéro*, à ce suspens, à cet angle étroit de la pensée où la parole semble pouvoir échapper aux formes de mystifications (d'aliénations) spécifiques de l'intellectuel : mystification de la maîtrise, mystification de la persuasion, mystification de la « théorie », aliénation du prestige, aliénation de la domination et du conflit. Il y a, dans cette quasi-absence de Barthes à son propos, une manière de déserter alors le champ du discours universitaire ou intellectuel — de celui qui a toujours quelque chose à dire — pour tenter d'occuper silencieusement la place décalée d'un sujet discret se contentant apparemment et simplement de désigner des lieux de savoir, de cerner, de classer, d'inventorier des dossiers possibles, de produire une sorte de dérive philologique de son objet, et cela, comme on l'a dit, dans le désordre vain de l'arbitraire alphabétique ou mathématique de fragments sans liens, issus d'une encyclopédie en cours.

Quoi qu'il en soit, si la déception est en quelque sorte consubstantielle à l'objet, à la forme, au protocole, et au détail même de ces cours du Collège de France, on peut penser également que cette déception touchait à l'acte même de faire

5. Blanchot, Agamben, Nancy… par exemple.

cours. Acte dont, apparemment, Barthes n'attendait plus rien.
Le cours est une production qui n'a plus comme fin et comme existence que d'être proférée. En témoigne le plus sûrement ce propos tenu par Barthes lui-même lors de la première séance de cours sur le Neutre : « Il faut tenir treize semaines sur l'intenable : ensuite, cela s'abolira. »
Pour nous, il était donc évident que les cours de Barthes ne pouvaient pas devenir des livres posthumes. Il était évident que les cours de Barthes ne pouvaient avoir d'existence physique que sous la forme des *archives de cours* et que tout traitement éditorial qui ne partirait pas de cet axiome serait faux.

Nous avons deux types d'archives. L'archive sonore et l'archive écrite. Les cours enregistrés, d'une part, et, de l'autre, les « notes de cours » que Barthes utilisait, notes auxquelles on peut ajouter les fiches préparatoires. Ce que nous proposons au lecteur ici, c'est l'archive écrite. L'archive sonore, elle, étant l'objet d'un travail particulier d'édition qui la rend disponible au public sous forme de disques au format MP3.
Nous avons été d'abord particulièrement satisfaits de trouver, avec la collection « Traces écrites », un format, une maquette, une présentation qui évitaient concrètement, jusque dans l'apparence physique du volume, toute confusion avec le *livre*. Bien au contraire, tout concourt dans ce type de publication à rappeler le caractère institutionnel qui donne son cadre au propos qu'elle abrite et qu'elle diffuse. Barthes reprenait volontiers la distinction mallarméenne du « livre » et de l'« album ». L'objet éditorial formé par ces cours ne se veut ni livre — objet prémédité et nécessaire —, ni album — collection de feuillets épars —, mais plutôt brochure, cahier ou encore fascicule.
Le sous-titre de chaque volume, « Notes de cours au Collège de France », dit très exactement ce que le lecteur a à sa disposition : le « texte » à partir duquel Barthes faisait cours chaque semaine au Collège. Si nous plaçons le mot « texte » entre guillemets, c'est précisément que ces notes sont davantage ce qu'on pourrait appeler un *infra-texte*, c'est-à-dire un état de discours qui précède le texte mais dont le caractère rudimentaire, abrégé, miniaturisé, réduit, concentré, élémentaire, parfois esquissé ou virtuel, tient à ce qu'il est tout entier dans la tension de sa profération à venir, dans l'anticipation ou le projet de son actualisation.
L'archive se révèle alors paradoxale : elle n'est pas lettre morte, traces poussiéreuses du passé, ou texte mutilé par le

temps. L'archive — cette archive — possède un dispositif rhétorique qui, loin d'obliger à ces reconstitutions maladroites, à ces restaurations qui sentent le toc, à ces réfections kitsch pour le grand public, lui permet, nous a-t-il semblé, par sa richesse, d'être reproduite quasiment telle quelle.

Barthes ne rédigeait pas ses cours, mais il les écrivait. Écriture particulière où la phrase n'est plus toujours l'unité du discours, mais où les séquences verbales intègrent une sorte de schématisme expressif personnel : flèches, signes, raccourcis, juxtaposition de mots, abréviations d'énoncés, nominalisations, ellipses, listes, équations…

Entrer dans cette écriture demande quelque temps d'accoutumance et le lecteur aura peut-être le sentiment qu'on le contraint gratuitement à une situation inconfortable. Mais ce sentiment sera, pour la plupart, provisoire, et s'y substituera sans aucun doute l'impression inverse : celle du plaisir de se situer au vif même d'une pensée en train d'opérer, d'une scription dynamique, du jeu propédeutique avec le savoir et l'auditoire. Ces notes ne sont pas traces indifférentes. Sous les yeux du lecteur se trouve la partition du professeur. Au lecteur d'avoir le regard suffisamment vif, le tempo juste et l'empathie suffisante pour suivre et conduire chacune des séances vers ce que Barthes aspirait dénouer de son objet ou éclaircir en lui.

Le principe organisateur de chaque volume est la séance de cours, car tel est le véritable rythme de la lecture : rythme que Barthes imprimait après coup à son manuscrit en signalant, par la date, l'endroit où il s'était arrêté ce jour-là à telle heure et où il devrait reprendre la semaine suivante. La séance est le rythme naturel que prend le cours en s'effectuant, c'est-à-dire en s'éloignant du livre. À l'intérieur de ce découpage, les structures propres à l'écriture du cours prennent place : le titre du « trait » ou du fragment, qui constitue l'unité articulant l'ensemble du propos, les différents titres, sous-titres, énumérations en colonnes, etc., qui, eux, constituent les articulations secondes présentes à l'intérieur d'un fragment ou d'un « trait ».

Sur le « texte » du cours lui-même, nous avons adopté le principe d'intervenir le moins possible. Nous avons conservé les symboles utilisés par Barthes pour condenser par exemple une construction logique, mais en revanche nous nous sommes autorisés à compléter les abréviations lorsque celles-ci relevaient d'un automatisme commun (par exemple *Robinson Crusoé* pour *R.C.*) ou à corriger une ponctuation parfois trop embrouillée. Lorsqu'il arrive que le propos écrit par Barthes soit par trop obscur, nous nous sommes également

autorisés, en note, à en paraphraser le sens général pour soulager le lecteur d'une énigme inutile. Nous avons exploité les larges marges de la collection « Traces écrites » en y inscrivant les références bibliographiques utilisées par Barthes pour les citations, et qu'il plaçait, dans son manuscrit même, à cet endroit de la page. Ajoutons que les rares passages biffés par Barthes ont été conservés, mais sont identifiés comme tels par une note qui en délimite les contours. Lorsque la séance de cours est précédée d'un commentaire sur des lettres reçues ou sur son propos de la semaine précédente, celui-ci apparaît en italiques. Enfin, précisons que les interventions des éditeurs dans le texte du cours sont signalées par des crochets ([ ]) mais que, lorsqu'il s'agit d'une intervention de Barthes lui-même à l'intérieur d'une citation, elle est signalée par des soufflets (< >).
Les notes sont des notes de philologie classique, indispensables dans un tel écrit qui est parfois allusif. Les citations, les noms propres, les expressions en langue étrangère (singulièrement en grec ancien que nous avons choisi de translittérer en alphabet latin), les noms de lieux, les événements historiques sont dans la mesure du possible éclaircis par ces notes, qu'un index bibliographique complet allège de celles qui seraient trop récurrentes. À cet index des noms et des œuvres, nous avons ajouté un index des notions non raisonné, c'est-à-dire purement alphabétique. Signalons par ailleurs que, lorsque Barthes donne des références dans une édition vieillie ou introuvable, nous avons en note proposé des références plus accessibles.
Une brève préface situe le contexte du cours et en éclaire les contours les plus saillants.

Le lecteur pourra constater en auditionnant la version orale de ces cours, que des magnétophones d'auditeurs ont à l'époque enregistrée, le peu de déficit de contenu qui sépare les « Notes de cours » du cours réel qui fut donné, mais il pourra mesurer en même temps la singularité inaliénable de chacun de ces deux supports : la parole et l'écrit. Chacune séparée de l'autre, ces deux versions d'un même objet conservent la vulnérabilité, la fragilité essentielle qui doit demeurer : celle de l'expression vocale, celle de la notation écrite.
Il nous semble alors que l'archive d'un texte l'inscrit à sa vraie place dans l'architecture d'une œuvre qui eut toujours à son horizon le plus proche la science des nuances comme sa seule et unique règle.

Éric Marty

SOMMAIRE

19 **PRÉFACE**

COMMENT VIVRE ENSEMBLE :
SIMULATIONS ROMANESQUES
DE QUELQUES ESPACES QUOTIDIENS
Notes de cours au Collège de France

SÉANCE DU 12 JANVIER 1977

33 PRÉSENTATION
Méthode ? (Méthode. Culture), 33. — Fantasme, 34. — Mon fantasme : l'idiorrythmie, 36. — Monachisme, 41.

SÉANCE DU 19 JANVIER 1977

43 PRÉSENTATION (suite)
Œuvres, 44. — Réseau grec, 49. — Traits, 51.

53 *AKÈDIA*, Acédie

SÉANCE DU 26 JANVIER 1977

57 *ANACHÔRÈSIS*
Historiquement, 58. — Métaphoriquement, 58.

59 ANIMAUX
1) Robinson (Phases. Histoire), 59. — 2) Anachorètes, 62.

64 ATHOS, Mont Athos
Histoire, 64. — Espace, 65.

SÉANCE DU 2 FÉVRIER 1977

67 ATHOS (suite)
Mode de vie, 67. — Propriété, 68. — Pouvoir, 69.

70 AUTARCIE

71 BANC

73 BÉGUINAGES
Histoire, 73. — Espace, 73. — Mode de vie, 74. — Social-économique, 74. — Pouvoir, 75. — Conclusion, 75.

SÉANCE DU 9 FÉVRIER 1977

77 BUREAUCRATIE

78 CAUSE

Christianisme, 79. — Autres *Télos*, 80. — Bion, 81. — *Homéostasis*, 83.

84 CHAMBRE

1) Le lieu total, 84.

SÉANCE DU 16 FÉVRIER 1977

87 CHAMBRE (suite)

2) La chambre s'isole dans la maison, 88. — 3) La chambre se détache du couple → *Cella*, 88. — La *Magnificenza*, 90.

91 CHEF

SÉANCE DU 2 MARS 1977

93 CLÔTURE

Fonctions (Protection. Définition), 93. — Expérience-limite, 95.

100 COLONIE D'ANACHORÈTES

1) Secte de Qumran, 100. — 2) Nitriotes, 101. — 3) Chartreux, 101. — 4) Solitaires de Port-Royal, 102.

SÉANCE DU 9 MARS 1977

105 COUPLAGE

1) Principe du couplage, 105. — 2) Deux exemples de couplage fort (Histoire lausiaque, 145. Proust, 117-118), 106.

110 DISTANCE

113 DOMESTIQUES

1) Besoin = désir, 114. — 2) Besoin ≠ désir, 115.

SÉANCE DU 16 MARS 1977

117 ÉCOUTE

Territoire et écoute, 117. — Refoulement et écoute, 118.

119 ÉPONGE

123 ÉVÉNEMENT

125 FLEURS

127 IDYLLIQUE

SÉANCE DU 23 MARS 1977

131 MARGINALITÉS

Première marge : le cénobitisme, 131. — Deuxième marge : l'idiorrythmie, 132.

134 *MONÔSIS*

Un / Deux, 135. — Le désir du Deux, 135. — Éloge du Un, 136.

138 NOMS

Surnoms, 138.

SÉANCE DU 30 MARS 1977

141 NOMS (suite)

Caritatisme, 141. — Sans Nom, 143.

144 NOURRITURE

1) Les Rythmes, 144. — 2) Les Substances (Les clivages de l'interdit : ce qui est interdit / ce qui est toléré. Les connotations de nourriture, la nourriture connotante), 146. — 3) Les Pratiques, 152. — Conclusion, 153.

SÉANCE DU 20 AVRIL 1977

155 PROXÉMIE

La notion, 155. — La Lampe, 156. — Le Lit, 157.

158 RECTANGLE

Civilisation du Rectangle, 158. — Le cadre, 159. — Subversions ?, 160.

161 RÈGLE

Regula, 161. — Territoire, 161. — Règle et Coutume, 163. — Règle et Loi, 163.

SÉANCE DU 27 AVRIL 1977

167 SALETÉ

Notable, 167. — Sens, 168. — Délicatesse, 170.

171 *XÉNITEIA*

Réseau sémantique, 171. — Fausse Image, 173. — Déréalité, 174. — Conclusion, 175.

SÉANCE DU 4 MAI 1977

177 L'UTOPIE

180 ET LA MÉTHODE ?

1) Traits. Figures. Cases, 180. — 2) Classement, 181. — 3) Digression, 182. — 4) Ouvrir un dossier, 182. — 5) Le Texte-appui, 182.

QU'EST-CE QUE TENIR UN DISCOURS ? RECHERCHE SUR LA PAROLE INVESTIE

Séminaire

SÉANCE DU 12 JANVIER 1977

187 TENIR UN DISCOURS

« Donc, je disais… », 187. — L'intimidation de langage, 188. — L'idiotisme, 189. — « Discours », 190. — « Tenir », 192. — « Tenir discours », 193. — Investir, 195. — Aspects, 196. — Conclusion, 198.

SÉANCE DU 23 MARS 1977

203 LE DISCOURS-CHARLUS

1) Cinétique, 205. — 2) Déclencheurs, 208.

SÉANCE DU 30 MARS 1977

211 LE DISCOURS-CHARLUS (suite)

3) L'instance allocutoire (Andromaque. Discours-Charlus), 211. — 4) Les forces (« Psychologie ». « Psychanalyse ». Intensités), 216. — Pour prendre congé et pour prendre rendez-vous, 219.

221 **RÉSUMÉ**

223 **TABLEAUX DE CONCORDANCES**

225 **GLOSSAIRE DES TERMES GRECS**

229 **BIBLIOGRAPHIE**

237 **INDEX NOMINUM**

241 **INDEX RERUM**

PRÉFACE

Le 14 mars 1976, sur une proposition de Michel Foucault, l'assemblée des professeurs élit Roland Barthes à la chaire de sémiologie littéraire. Le nouveau professeur enseignera au Collège de France jusqu'à sa mort, au printemps 1980. On a maintes fois souligné le parcours incertain d'un universitaire sans agrégation, la singularité d'un chercheur qui a fait carrière à l'étranger (Roumanie, Égypte, Maroc) ou dans les marges de l'Université française. Sinueuse, la carrière de Barthes s'achève dans un lieu prestigieux, même si son élection, acquise d'une seule voix, rappelle les résistances intellectuelles et institutionnelles qui ont si souvent freiné le parcours d'un penseur atypique...

Barthes prononce sa Leçon inaugurale le 7 janvier 1977. Dès le 12 du même mois, il commence son enseignement devant les auditeurs très mêlés du Collège de France. Les notes de cours conservent la trace d'une telle proximité de dates. Les premières séances font souvent référence à la Leçon, dont elles se donnent comme l'application directe et immédiate. Selon les règles de l'établissement, le professeur doit donner 26 heures d'enseignement, à répartir librement entre le cours magistral et le séminaire. Le cours, intitulé « Comment vivre ensemble : Simulations romanesques de quelques espaces quotidiens », se déroule tous les mercredis ouvrables, du 12 janvier au 4 mai 1977, à raison d'une heure par semaine. En contrepoint, Barthes tient un séminaire hebdomadaire, ouvert à des intervenants extérieurs[1] ; sous le titre « Qu'est-ce que tenir un discours ? Recherche sur la parole investie », il s'agira de s'interroger sur les « intimidations de

1. François Flahaut : « Discours et insigne » et « Le rapport à la complétude » ; François Récanati : « Discours tenu, discours tenable, discours intenable » ; Lucette Mouline : « La phrase de Proust » ; Jacques-Alain Miller : « Discours de l'un, discours de l'autre » : Antoine Compagnon : « L'enthousiasme » ; Louis Marin : « La rencontre du Corbeau et du Renard » ; Cosette Martel : « La femme parlée ».

langage ». Barthes a contribué au séminaire par une introduction générale (« Tenir un discours ») et par l'analyse du « Discours-Charlus ». Le projet initial subira une légère modification horaire, dont font état les notes de la dernière séance. Barthes avait pensé répartir le temps à égalité entre cours et séminaire, soit deux fois 13 heures. C'est en fait 14 séances qui seront consacrées au cours, pour 12 seulement réservées au séminaire.

Comme en témoignent les archives sonores, le cours magistral s'est déroulé dans des conditions matérielles assez peu confortables. Devant l'affluence des auditeurs, qu'expliquent l'engouement intellectuel, la curiosité mondaine ou les phénomènes de mode, le Collège a dû sonoriser une salle contiguë pour y diffuser en direct la parole du professeur. La première séance en particulier est plusieurs fois interrompue par les défaillances du système de retransmission, l'irritation amusée des étudiants, la recherche d'un appariteur, la gêne du professeur devant tant de défaillances techniques. Même si la situation s'est rapidement arrangée, l'inconfort a persisté durant toute l'année.

Il est très difficile de dater le travail de préparation. Quand Barthes a-t-il conçu ses cours ? L'ensemble des notes manuscrites était-il écrit avant la première séance ? Il semblerait, sans aucune certitude, que l'essentiel du cours était prêt début janvier. Barthes avait l'habitude de profiter de l'été, dans sa maison d'Urt, au Pays Basque, pour travailler à son enseignement de l'année suivante. Plusieurs passages des notes donnent quelques repères temporels qui laissent supposer de rares interférences entre la conception et la diffusion du cours : l'anecdote de la mauvaise mère (située en décembre), une allusion au *Ring* du centenaire à Bayreuth (été 1976), la réception d'une lettre de lecteur après la publication d'un article dans la revue *Photo* (au printemps 1977). C'est à peu près tout. Quand il présente l'organisation de l'année comme une succession de « traits », Barthes avoue que l'ordre n'en est pas définitivement fixé, laissant deviner une part d'aléatoire dans la conduite de son enseignement. À côté de ce flottement, dont les conséquences sont très minimes, la délimitation de chaque séance apparaît avec la plus grande netteté. Barthes avait l'habitude de marquer l'interruption en inscrivant la date du jour dans ses notes. Nous avons choisi de placer en tête de séance la date que Barthes avait portée dans le corps même du texte.

Du premier cours au Collège de France, la seule connaissance que le lecteur pouvait avoir jusqu'à présent se limitait au

résumé écrit par le professeur lui-même. Parues dans l'annuaire du Collège et reprises dans le troisième tome des *Œuvres complètes*, ces pages très synthétiques restent la meilleure introduction possible au travail de Barthes. Les autres documents sont tous inédits. Déposées à l'IMEC (Institut de la mémoire de l'édition contemporaine), les archives du « Comment vivre ensemble » comportent deux types de supports : le texte du cours lui-même et les fiches de travail. Le plus important est constitué par le texte manuscrit des notes de cours. Il s'agit d'un ensemble de pages écrites au verso, d'une graphie très dense, numérotées de 1 à 92, avec un certain nombre d'ajouts intercalaires, numérotés ou non. Les premières pages de notes sont souvent enrichies par des paperolles agrafées ou collées. Ces textes additionnels apportent une précision ponctuelle (sur la conception bachelardienne de l'imaginaire, par exemple) ou proposent parfois un excursus plus long (sur l'analyse du mot « rythme » proposée par Benveniste)… Par choix éditorial, ces paperolles ont été intégrées au texte principal dans lequel elles s'insèrent sans aucune difficulté, grammaticale ou sémantique. Du séminaire sur « Tenir un discours », seules les deux interventions de Barthes figurent dans les archives : en tout, une trentaine de pages.

Les manuscrits, écrits très lisiblement à l'encre bleue, ne présentent aucune difficulté de déchiffrement. La compréhension littérale du texte demande en revanche davantage d'efforts. Barthes ne rédigeait pas ses cours, et les notes, conçues pour le professeur, ne peuvent en aucune manière se comparer à un texte écrit pensé pour la publication. Ce travail ne se présente pas non plus comme un simple canevas, un aide-mémoire destiné à conduire l'improvisation. Les notes de cours, de plus en plus écrites au fur et à mesure des séances, offrent des états de rédaction très divers. À des passages syntaxiquement construits, à des paragraphes entièrement rédigés, succèdent de pures énumérations, de simples séries de mots. Mais, si le manuscrit multiplie les ellipses (du verbe et des liens logiques), appelle une accommodation permanente de l'intelligence et de l'œil, la compréhension ne fait jamais défaut.

On conserve une trace sonore de la quasi-totalité des séances (seule manque la dernière demi-heure de cours, le 4 mai). Ces enregistrements, naturellement d'une grande richesse, ont donné lieu dans l'édition des notes manuscrites à deux types d'exploitation. Dans un premier cas, la bande sonore vient expliciter une notation écrite, claire pour le professeur qui l'utilise alors comme un aide-mémoire, mais obscure pour

le lecteur qui n'en est pas le destinataire. On trouvera en note la transcription littérale des propos de Barthes toutes les fois que la formulation orale donne sens au manuscrit. On trouvera également les précisions et les prolongements que la parole apporte au texte écrit. Ces ajouts révèlent autant les projets du professeur (un séminaire sur Sartre ou sur l'origine du langage), que ses pratiques intellectuelles. Quand le manuscrit propose un mot savant (« irénique ») ou une référence rare, Barthes manifeste en cours un souci de vulgarisation qui l'amène à doubler ou à reformuler le mot écrit par un autre mot plus courant.

Le chercheur dispose d'un ensemble de fiches qui révèlent les coulisses et les tâtonnements du travail intellectuel. Ces fiches, également conservées et foliotées à l'IMEC, sont rangées dans trois enveloppes. Les deux premières (classées de 1 à 50 et de 51 à 100) comprennent dans l'ordre alphabétique un ensemble de papiers découpés, où remarques, exemples et citations sont rangés par thèmes ou par mots clés (« Danses », « Démons », *« Discretio »*, « Écrire [et lire] »…). La dernière enveloppe, très désordonnée, comprend des fiches déclassées, des notations volantes et plusieurs pages de bibliographie. Parmi ces pages, figure une liste des « livres lus », dont on trouvera les titres signalés par une étoile dans la bibliographie générale de cette édition. Cette bibliothèque, constituée d'une bonne cinquantaine de livres, lus ou simplement consultés, témoigne du soin avec lequel Barthes a constitué sa documentation. Les fiches rendent également perceptible l'évolution d'une recherche en mouvement : certaines œuvres, très présentes dans les travaux préparatoires, s'effacent presque du cours (*Économique* de Xénophon) ou perdent en importance *(Pot-Bouille)* ; d'autres textes, au contraire, montent en puissance ou changent de traitement (l'histoire d'amour de *La Montagne magique* disparaît au seul profit de la sociabilité du sanatorium). La reproduction de quelques-unes de ces fiches permettra au lecteur d'entrer dans la fabrique du cours.

Outre le résumé du cours et du séminaire rédigé par Roland Barthes lui-même pour l'annuaire du Collège de France, le lecteur dispose de deux index (des noms et des notions) et d'un glossaire des termes grecs. Une table de concordances pour les livres du corpus permet d'avoir accès aux textes dans une édition disponible.

Ainsi, arrivé au sommet de sa notoriété, Barthes quitte l'« École » pour le « Collège », comme il le dit lui-même avec

humour dans « Tenir un discours ». À l'École pratique des hautes études, le dernier séminaire portait sur le discours amoureux, travail de deux années dont seront issus les *Fragments d'un discours amoureux*. Du séminaire au cours, Barthes change de statut, d'audience (le public s'élargit), mais son travail ne connaît pas de brusque mutation. La dernière séance de cours à l'« École » se termine par une opposition, empruntée à Nietzsche, entre la « Méthode » et la « Culture ». C'est sur cette même opposition que débute la longue « Présentation » qui occupe les deux premières séances au « Collège ». Autre lien entre le présent et le passé, la rédaction de *Fragments d'un discours amoureux* et la préparation des cours appartiennent à la même période, assez indécise, qui s'étend de l'été 1976 à l'hiver 1977.

Plus profondément, l'objet et le titre lui-même (« Comment vivre ensemble ») disent clairement que ni le lieu ni la forme magistrale de l'enseignement ne mettent fin à une interrogation éthique (comment penser le rapport du sujet et de l'autre) ou morale — pour peu que l'on donne à ce mot une dimension concrète et pratique.

Indissociables sur le plan institutionnel et intellectuel, le séminaire et le cours entrent dans un jeu d'opposition et de complémentarité. Au séminaire de représenter la face noire du Vivre-Ensemble ; au cours d'en exposer la face plus lumineuse, de se lancer dans la quête volontaire d'une utopie sociale.

Dans toute son œuvre, Barthes décrit le langage comme le lieu même de la sociabilité, qu'il s'agisse d'exercer son pouvoir par les mots ou de s'émanciper du code par la littérature. Dans le séminaire consacré aux intimidations de langage, Barthes essaie de cerner ce « discours » que chacun de nous tient toute sa vie et que seule la mort interrompt, ce discours qui nous constitue et qui vise souvent à soumettre nos interlocuteurs. « Tenir un discours », fait remarquer Barthes, c'est s'affirmer par sa parole et par son corps. « Tenir un discours », c'est manifester cette hystérie qui hante toute l'œuvre de Barthes, cette infatuation du sujet grisé par son propre imaginaire, cette théâtralisation de soi que Sartre, pour sa part, appelle « mauvaise foi ». En choisissant comme premier exemple la tirade d'Andromaque à Hermione, en analysant la rhétorique de la victime face à son bourreau, Barthes renoue avec le *Sur Racine*, avec ces « techniques d'agression » portées à leur comble dans l'univers confiné de la tragédie, où l'on parle pour ne pas mourir.

Le deuxième exemple choisi par Barthes concerne le « Discours-Charlus », ce discours véhément que Charlus, en amou-

reux déçu, tient au narrateur dans *Le Côté de Guermantes*. Attentif une fois encore aux tactiques de langage, Barthes propose une première esquisse de cette « science de l'être unique » dont rêvera *La Chambre claire*. Le « Discours-Charlus » n'est pas le prototype d'un discours général de séduction, mais la rencontre unique d'un sujet et d'une parole intraitables dont il convient de montrer le fonctionnement propre. Pour rendre compte de tant de particularités (discours singulier d'un individu singulier proféré à un individu singulier), Barthes s'amuse à créer toute une série de concepts ou de pseudo-concepts jubilatoires, comme l'« explosème » (figure de la colère) ou le « tactème » (figure de la ruse).

En contrepoint des obsessions du séminaire, le cours exprime une recherche plus positive, toute portée par l'énergie d'un « fantasme ». Dans sa leçon inaugurale, Barthes avait déjà réclamé le droit à un enseignement « fantasmatique », à une recherche qui accepte de se compromettre avec l'affect du chercheur sans pour autant tomber dans la confession ou l'égotisme (sur ce plan, le cours reste très peu biographique). Pour permettre au fantasme de prendre conscience de lui-même et de connaître l'expansion d'une recherche, il manquait la rencontre d'un mot. Ce mot révélateur d'un fantasme latent de sociabilité, Barthes va le trouver en lisant *L'Été grec* de Jacques Lacarrière : ce sera « idiorrythmie ».

Composé d'*idios* (propre) et de *rhuthmos* (rythme), le mot, qui appartient au vocabulaire religieux, renvoie à toute communauté où le rythme personnel de chacun trouverait sa place. L'« idiorrythmie » désigne le mode de vie de certains moines du mont Athos, qui vivent seuls tout en dépendant d'un monastère ; à la fois autonomes et membres de la communauté, solitaires et intégrés, les moines idiorrythmiques relèvent d'une organisation située à mi-chemin entre l'érémitisme des premiers chrétiens et le cénobitisme institutionnalisé. L'origine religieuse du mot et de la pratique oriente Barthes vers l'étude des formes de vie communautaire, principalement des monastères d'Orient dont la règle et l'organisation restent beaucoup plus souples. C'est une fois de plus la relation difficile et complexe de l'individu face au Pouvoir (ou aux pouvoirs) qui intéresse Barthes. Frappé par la coïncidence entre le développement du cénobitisme et l'installation du christianisme comme religion d'État, Barthes cherche à sortir du monachisme occidental. En glissant de l'Occident à l'Orient, de l'Orient à l'Extrême-Orient, Barthes élargit son corpus aux moines bouddhistes de Ceylan qui servent en quelque sorte de contre-exemple au dirigisme des Églises chrétiennes de moins

en moins favorables aux formes idiorrythmiques… À l'opposition de l'Occident et du Japon développée dans *L'Empire des signes*, correspond désormais l'opposition entre la règle de saint Benoît et le bouddhisme « doux » des moines de Ceylan.

Au-delà du monde religieux, le mot « idiorrythmie » s'ouvre grâce à la métaphore à d'autres champs d'application et d'investigation. Sans lien direct avec la vie conventuelle, l'idiorrythmie désigne également, dans le cours de Barthes, toutes les entreprises qui concilient ou tentent de concilier la vie collective et la vie individuelle, l'indépendance du sujet et la sociabilité du groupe. Ouvrant son corpus au monde profane, Barthes choisit cinq textes littéraires qui entretiennent, tout ou partie, un rapport avec la définition élargie du mot « idiorrythmie ». Grâce à des œuvres d'origine culturelle très différente, Barthes joue sur les effets d'insistance, de contraste, de nuances, afin de cerner au mieux une notion qui n'est jamais traitée de front par les différents auteurs. Si l'*Histoire lausiaque* de Pallade, avec sa description pittoresque de la vie érémitique au VIII^e^ siècle, ramène au monde religieux, les autres textes s'en éloignent nettement. *La Montagne magique* de Thomas Mann pour la sociabilité très particulière du sanatorium, *Pot-Bouille* d'Émile Zola pour la hiérarchie stricte de l'immeuble bourgeois, *Robinson Crusoé* de Daniel Defoe et *La Séquestrée de Poitiers* d'André Gide pour le contre-exemple du Vivre-Seul : chacun de ces textes apporte, par petites touches, sa contribution à l'exploration d'un mode de vie que Barthes rêve de constituer en art de vivre. À ce corpus principal, il convient d'ajouter une multitude de références ponctuelles (Xénophon, Le Corbusier…) et la présence progressive de Proust (la tante Léonie au cœur de la maisonnée…). Du premier cours (« Comment vivre ensemble ») aux deux suivants (« Le Neutre » et surtout « La Préparation du roman I et II »), *À la recherche du temps perdu* s'impose peu à peu comme la référence majeure des dernières années créatrices de Barthes.

La démarche intellectuelle que suit cette quête de l'idiorrythmie ne correspond guère à l'idée que l'on se fait habituellement d'un cours au Collège de France. Barthes accumule les savoirs, multiplie les références souvent érudites, les emprunts au grec ancien, mais ses connaissances, le plus souvent de seconde main, ne valent jamais pour elles-mêmes. La longue « Présentation » du cours définit clairement les enjeux et les moyens d'une recherche atypique. Si, citant Nietzsche et Deleuze, Barthes oppose d'emblée la « Méthode »